

LES BLEUETS OU QUELQUES SOUVENIRS DE L'ONCLE ARTHUR

En-dessous de la route qui va du village au Bonhomme, sur le territoire de la Cerniaz, vous trouverez un baric vert. Ancré en l'une des plus belles situations que l'on puisse désirer. Aux lieux dits les Grands Billards. Un petit bout de pâturage tout émaillé de bleuets, avec en contrebas, le chemin profondément encaissé qui vous y a conduit. Ma mère les aimait, ces fleurs-là, cueillies en ces lieux, puis piquées plus tard à la maison dans de la mousse prise en forêt et gorgée d'eau dans le creux d'une assiette à soupe. Bleu roi, magnifique, éclatant. Printemps qui se montre de cette manière en ces terres maigres et pierreuses.

Un dimanche. Je me vois assis au milieu de ce modeste pâturage. Avec mes pantalons courts, les genoux ramenés contre le corps et mes éternels souliers bruns un peu râpés à la pointe. Avec aussi mon béret basque brun. Combien de fois aujourd'hui l'ai-je lancée, ma galette de velours au-dessus des bleuets de ce joli coin de pâturage ?

Passent tranquillement l'oncle Arthur, les mains derrière le dos, la tante Charlotte et leur fille Suzanne. L'oncle avec sa barbe et sa pipe, avec sa nonchalance bonhomme, sa stature solide et épaisse. En guise de salutation, mais aussi peut-être de franche sympathie pour l'un de ses petits-neveux, il m'a tordu

l'oreille. Entre ses deux doigts puissants comme une pince d'appareilleur!

Ils se sont tous assis, eux et ma mère, sur le banc qui est donc là-bas, sous les fayards. Pour parler de la famille et du village. Comment va celui-ci, celui-là; un qui est mort le mois passé, un autre qui s'est marié il y a peu. Le temps qu'il fait, bien sec pour ce début de saison.

Moi, très vite, je suis allé un peu plus loin dans les feuilles mortes. Et pour nous tous, depuis ce site paisible et aimable comme il y en a peu, le paysage étale sa discrète magnificence. Les montagnes, les lacs et les villages où l'activité s'est ralentie presque à l'excès, excepté sur les routes qui déjà accueillent les voitures montées de la plaine. C'est bien un dimanche, avec sa mélancolie douce et ce temps qui n'est pas comme celui de tous les jours.

Mais que ces heures-là sont loin. Ne forment-elles pas d'ailleurs, elles et mille autres, comme une vie différente qui déjà ne m'appartiendrait plus? Ainsi l'oncle Arthur est mort depuis trente ans bientôt. C'est même sa tombe que plus tard nous allions voir en redescendant des pâturages avec ma mère. Lui, la tante Annette, et puis bien d'autres encore qu'avaient connus mes parents et qui reposaient là, dans le cimetière de mon village.

L'oncle Arthur... A sa mort, par testament, il avait donné sa part de Muratte à ses deux frères, à Jules mon grand-père et à Millet. C'est aussi lui qui y avait construit cet étonnant refuge d'écorce qui a pris son nom: la cabane à Arthur, baptisée également l'Hôtel du Bûcheron par mon père singulièrement poétique ce jour-là. Plantée sous de grands sapins qui la font apparaître plus petite encore au seuil d'une clairière lumineuse qu'entourent de larges noisetiers. Laquelle lui servait pour la sieste de l'après-dîner lorsqu'il bûcheronnait là-haut.

Et cette cabane, qui laisse dans le cœur de ceux qui viennent à la rencontrer au hasard de leur promenade paisible une image magnifique et inoubliable, je l'entretiens. En souvenir de cet oncle qui l'a construite peu après la guerre, justement; de sa rude barbe poivre et sel dûre à râper du fromage, de sa pipe pendante... Je revois celle-ci, avec un petit couvercle de métal pivotant sur une charnière. Probablement toujours éteinte, comme celle de son frère Millet qui, pendant des conversations où il oubliait toujours de tirer sur le culot, ne faisait au monde que de la rallumer. Et en souvenir aussi des deux gros doigts de cet oncle Arthur qui, à bien d'autres neveux de la famille comme à moi, nous avait tordu l'oreille presque à nous faire crier!



La rencontre de la famille Arthur avec celle de son neveu Gaston Rochat